



ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE SAINTE-ANNE
ANNEE 2017 – 2018

**Commentaire de la leçon 3 du séminaire “Les structures
freudiennes des psychoses”**

par par Christel Goulier & Stéphanie Maubrun

Commentaire de la leçon 3 du séminaire “Les structures freudiennes des psychoses”

par Christel Goulier & Stéphanie Maubrun

Christel Goulier

On peut lire cette leçon de Lacan dans une perspective clinique, ainsi que nous y invitent les premiers mots de cette leçon, prononcée devant une assemblée de praticiens.

Il commence par une sorte d'adresse un peu provocatrice à ses auditeurs, d'abord en disant « la vie du psychanalyste n'est pas rose » et qu'il poursuit en estimant que « la comparaison qu'on peut faire de l'analyste avec un dépotoir est justifiée », remarque qu'on apprécie d'autant plus quand on pense que la plupart de ses auditeurs, ici analystes, sont également ses « analysés ».

Le dépotoir donc, « sentiment qu'il est habitué à surmonter » dit-il dans l'exercice de sa pratique, mais qui semble faire véritablement entrave lorsque ce dépotoir est, cette fois, composé de la « littérature analytique » elle-même.

C'est donc à la confusion des éléments théoriques qu'il va s'attaquer ici, mais dans la perspective qu'il nous indique, avec cette adresse initiale aux praticiens : celle de la clinique.

Pour apporter ces précisions, et pour s'extirper de cette confusion, Lacan entreprend dans cette leçon de préciser ce dont il s'agit lorsque le patient parle. Ce qui va le conduire à sérier et confronter un certain nombre de termes et à s'efforcer de les distinguer les uns des autres.

Compréhensible, communication, langage, dire psychotique, parole, discours, voilà le parcours auquel nous invite Lacan : préciser ces termes, restituer les enjeux de chacun, et finalement défaire le fatras ou le dépotoir dans lequel peut s'enliser l'entretien du psychiatre avec son patient, si cet effort n'a pas été fourni au préalable. « Personne ne semble s'apercevoir des contradictions aussi flagrantes que permanentes qui sont mises en jeu chaque fois qu'interviennent les concepts fondamentaux » nous dit-il.

Il commence par évoquer Schreber, et l'explication de la paranoïa par une pulsion homosexuelle inconsciente, une défense.

On le voit ainsi tracer un chemin, de terme en terme, en suivant les pas du Président Schreber, qui commence d'abord par « position paternelle », puis par « fonction paternelle ». Vient ensuite l'« absence de conflit » qui ouvre finalement sur « la place vide ». Dans ce moment très ramassé, où il semble ne faire que reprendre des éléments déjà donnés, déjà connus, il pose cependant déjà des jalons.

Et là où on souligne habituellement le conflit, Lacan met au contraire en valeur l'absence de conflit, « ce qui est beaucoup moins facile à voir », dit-il.

« Le conflit laisse, si on peut dire, une place vide, et c'est à la place vide du conflit qu'apparaît une réaction, une construction, une mise en jeu de la subjectivité ».

Cette place vide, que l'on peut déjà peut-être lire ici comme la place qui sera nommée forclusion par Lacan, est celle où viendra se loger « le dire psychotique ».

Car il s'agit bien de la parole et de l'écoute de cette parole, de la clinique, que la confusion théorique vient obscurcir ou empêcher.

Lacan cette fois invective presque ses auditeurs : « vous croyez avoir affaire à quelqu'un qui communique avec vous parce qu'il vous parle le même langage ».

Il évoque alors l'une de ses présentations de malades, « l'interrogatoire a largement dépassé l'heure moyenne avant qu'il apparaisse clairement qu'à la limite de ce langage dont il n'y avait pas moyen de la faire sortir, il en était un autre. »

Cela nous rappelle les présentations de malades que nous avons travaillées ici à Ste Anne, et où s'est souvent manifesté la difficulté à « faire sortir » ce qu'il appelle ici « le signe », « le stigmaté » c'est-à-dire « le néologisme ».

Néologisme qui vient faire la différence, indiquer la différence entre une personne psychotique et « une personne de caractère difficile qui se dispute avec son entourage ». Ici ce sera « galopiner », terme dont la valeur néologique sera attestée, même s'il ne s'agit pas tout à fait d'un néologisme. (traînasser)

Indication très pratique, presque technique que nous donne ici Lacan.

Le néologisme donc comme îlot dans le cours de l'entretien, et qui doit venir arrêter l'analyste. C'est d'ailleurs sous le mode de l'arrêt que le néologisme se manifeste : car outre sa valeur de signe pour le praticien, il manifeste l'immobilité discursive du patient.

Au contraire du signifiant qui renvoie toujours à un autre signifiant ; où l'on perçoit la notion de réseau et par le terme de « renvoi », celui d'un mouvement le long de la chaîne signifiante : itinéraire dont les associations rendent compte.

La signification ici s'arrête. « la signification de ces mots qui vous arrêtent a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification, comme telle », « c'est une signification qui ne renvoie foncièrement qu'à elle-même ».

Ici pas de trajectoire, mais le poids d'une présence.

Expérience d'une présence, indialectisable du côté du patient, et du côté du praticien : arrêt.

Lacan indique deux modes de cette présence « deux types de phénomènes où se dessine le néologisme - l'intuition et la formule. »

D'un côté l'intuition délirante, que Lacan nous présente comme un « phénomène plein qui a pour le sujet un caractère comblant, inondant ». Schreber l'indique dans son texte, il s'agit d'une « expérience ». Et on pense ici aux phénomènes élémentaires, dans lesquels la question de la présence et de l'expérience est toujours au premier plan. Phénomène compact, qu'un seul mot, néologique, vient manifester.

De l'autre la formule nous dit Lacan. Ici toute signification est abandonnée, ça se « répète », « se réitère », « se serine avec une insistance stéréotypée » : « la ritournelle » résume-t-il. (et on pense ici au petit automatisme mental, anidéique de Clérambault, dont Stéphanie va nous parler plus précisément)

Que ça papillonne ou que ça stagne, il s'agit toujours pour le patient d'un certain rapport spécifique à la signification, nous dit Lacan. Toute entière mais indécidable, ou pas du tout.

Le néologisme, je cite, « ce sont des mots clés, et il note lui-même (Schreber) qu'il n'en aurait jamais trouvé la formule, des mots originaux, des mots pleins, bien différents des mots qu'il emploie pour communiquer son expérience. Lui-même ne s'y trompe pas, il y a là des plans différents ». Au praticien donc de ne pas s'y tromper non plus. Je cite Lacan : « ces deux formes, la plus pleine et la plus vide, arrêtent la signification, c'est une sorte de plomb dans le filet, dans le réseau du discours du sujet. Caractéristique structurale à quoi, dès l'abord clinique, nous reconnaissons la signature du délire ».

La structure, mot prononcé ici par Lacan, qui vient au cœur de l'entretien clinique, et destitue toute compréhension.

Lacan invite donc le clinicien à être attentif au discours, c'est à dire à un certain rapport à la signification.

« Car assurément, ces malades nous parlent le même langage que nous. S'il n'y avait pas cet élément, nous n'en saurions absolument rien. C'est donc l'économie du discours, le rapport de la signification à la signification, le rapport de leur discours à l'ordonnance commune du discours, qui nous permet de distinguer qu'il s'agit du délire ».

Discours et structure, vont venir former le prisme par lequel l'apparence de langage commun, peut se défaire pour laisser place à la manière dont, selon les termes de Lacan, ça se « diffracte et se décompose ».

Il fustige les analystes qui disent « il faut parler au patient son langage » et il précise quel est ce langage que certains praticiens semblent vouloir parler à leur patient : « celui des simples et des idiots ».

« On s'acquitte, nous dit-il, on se met rapidement en règle, à ceci près qu'on ne révèle que sa condescendance, et à quelle distance on maintient l'objet dont il s'agit, à savoir le patient. » C'est ici, nous dit Lacan, faire du langage « un pur et simple instrument, une façon se de faire comprendre de ceux qui ne comprennent rien, c'est éluder complètement ce dont il s'agit : la réalité de la parole »

A ce langage traité comme instrument, qui conduit à l'illusion de la compréhension, Lacan oppose la réalité de la parole.

La réalité de la parole donc.

Et première question que pose Lacan : le malade parle-t-il ? Il invite ainsi les cliniciens à se poser cette question.

La parole ne consiste pas en l'articulation de mots, comme en est capable « la poupée perfectionnée qui ouvre et ferme les yeux, absorbe du liquide, etc.... ». Mais pour autant, elle n'est pas non plus à référer à un sujet.

Lacan interroge ici le présupposé qui ordonne souvent l'abord du patient :

Le clinicien, lorsqu'il aborde un malade, suppose que le sujet s'observe lui-même et vient rendre compte de ce qu'il vit, à partir d'un centre qu'il occuperait. Ici Lacan fait référence tout autant à la théorie de la psychogénèse qu'à celle de l'organogénèse, et désigne le sujet de la métaphysique : « on suppose qu'il y a un sujet qui comprend de soi, et qui se regarde ».

« ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit » nous dit-il.

Il ne s'agit pas du tout du sujet de la métaphysique, de l'âme, du patient des aliénistes qui conserve une partie saine, ou même du patient de Freud, dont Freud suppose qu'il « occupe un point privilégié où il lui

est permis d'avoir une endoscopie de ce qui se passe en lui-même ». Car on présuppose alors qu'il y a un sujet qui vient communiquer avec le praticien, à partir d'une position centrale, un moi, à partir duquel il vient rendre compte de ce qui ne va pas. Un sujet qu'il s'agirait donc de comprendre.

Alors on peut se poser la question, s'il n'y a pas de sujet au sens où Lacan le dénonce, alors à qui ou à quoi le praticien a-t-il affaire dans un entretien ? S'il n'est pas face à un sujet qui communique ?

Et bien Lacan vient introduire l'idée, difficile à mettre en pratique, tant la catégorie classique du sujet est difficile à abandonner, qu'à la place du sujet il faut substituer une autre catégorie : celle de la parole elle-même.

Ainsi l'objet de l'investigation n'est pas le sujet, mais il s'agit bien de s'en tenir au phénomène de la parole lui-même.

Et il propose de considérer la parole comme « un fait », « la parole – arrêtons-nous un instant sur ce fait ». Par l'usage de ce simple terme « un fait », Lacan pose déjà l'altérité fondamentale qui constitue et anime la parole.

Et il spécifie tout de suite de quoi est constitué ce fait de la parole, en précisant : « Parler, c'est avant tout parler à d'autres ».

Alors qu'est-ce que cette altérité à laquelle on a affaire dans la parole ?

L'altérité c'est l'autre à qui l'on parle, bien sûr. Mais au-delà de cet autre, Lacan propose ici : « Cet Autre, nous l'écrivons, si vous le voulez bien, avec un grand A. » Il avait déjà évoqué dans le Séminaire précédent : « les grands Autres que nous ne connaissons pas ».

Et il avance ici : « A comme Absolu ». Posé dans son Altérité absolue, cad précise-t-il qu'il « est reconnu mais il n'est pas connu ». Là encore Lacan en distinguant dans cet Absolu à la fois du « reconnu » et du « pas connu », révoque toute compréhensibilité, car ce qu'on reconnaît ici c'est l'altérité, cependant que d'elle, nous ne connaissons rien.

Altérité dont procède la possibilité de la feinte, et dont témoigne la parole qui engage, définissant ma propre place à partir de mon adresse à l'autre : tu es mon maître (je suis ton élève/esclave)

Et précisément cette altérité pose de l'inconnu.

On voit bien ici l'indication pratique, clinique : ce qui est à reconnaître c'est l'inconnu. C'est à dire absolument le contraire du mouvement qui viendrait à vouloir considérer comme immédiatement connu ou connaissable de ce que nous dit le patient. Mais il s'agit plutôt de venir interroger ce qui est dit comme relevant de cet inconnu, comme produit de l'altérité radicale inhérente au langage comme structure.

Ici on peut penser à la question soulevée par Elsa par rapport à un entretien clinique qui serait pris dans la reconnaissance, dans lequel il ne s'agirait que de lire du déjà connu. Ou bien de considérer que ce qui advient dans l'entretien relève de cet inconnu et que dès lors l'entretien procède d'une écriture et d'une élaboration. Par rapport à l'arrêt du praticien : quelque chose l'arrête, arrête le cours de cette reconnaissance, et c'est précisément cet arrêt qui le met en mouvement, et qui peut mettre l'entretien en mouvement.

Puis Lacan, continue à examiner ce qu'il en est du langage en indiquant que si le rapport d'altérité supporte le langage, lui donne sa structure, sa forme, l'autre c'est aussi ce dont on parle. La parole ne « parle pas seulement à l'autre, elle parle *de* l'autre en tant qu'objet ».

Quand il parle de lui, le patient, et plus généralement celui qui parle, quand il parle de lui, parle de l'autre.
« Et c'est bien de cela qu'il s'agit quand un sujet vous parle de lui ».

Là encore avertissement au praticien : il revient sur le cas de cette patiente qui lui avait dit « galopiner » et il nous dit : « Elle parle d'elle, et il arrive qu'elle en parle un petit peu plus qu'elle ne voudrait. C'est alors que nous apercevons qu'elle délire. Elle parle là de ce qui est notre objet commun – l'autre avec un petit a. »

Il nous donne là une indication précieuse : lorsqu'elle parle d'elle elle nous parle de l'autre avec un petit a. Et ce petit autre, ou plutôt presque déjà cet objet petit a, auquel Lacan donnera cette écriture si particulière, si économique, qu'il me semble déjà apercevoir se profiler ici, « objet commun nous dit-il », mais dont les manifestations participent à distinguer entre névrose et psychose. Objet a, dont l'incidence dans la psychose a été développée ainsi par Marcel Czermak : lorsque le sujet vient s'équivaloir avec l'objet. « Ce n'est pas tout à fait comme si elle me parlait de n'importe quoi, elle me parle de quelque chose qui est pour elle très intéressant, brûlant, elle parle de quelque chose où elle continue tout de même de s'engager, bref, elle témoigne »

La question avait été soulevée par la présentation de Luc et Edouard : la question du témoignage et de l'entretien comme témoignage, qui peut s'énoncer aussi de cette manière : Qui parle ?

Lacan oppose le témoignage à la communication. Quand l'idéal de la communication serait : tout le monde est d'accord, avec pour but « la transmission de la connaissance », connaissance dont le modèle est la rivalité première, quand l'objet du désir du sujet c'est celui du désir de l'autre.

Le témoignage lui, relève de l'expérience.

Expérience que l'on peut distribuer des deux côtés de l'entretien, expérience pour celui qui écoute, expérience dont le patient témoigne. Et où l'on ne reconnaît rien.

« Cette distinction de l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire de l'Autre en tant qu'il n'est pas connu, et de l'autre avec un petit a, c'est-à-dire de l'autre qui est moi, source de toute connaissance, est fondamentale » dit Lacan.

C'est à distinguer les deux axes ($S-A/a-a'$), dessinés par Lacan dans le Schéma L (dans le Moi, leçon du 25 mai 55), que peut être abordé la question du délire nous dit Lacan : car « c'est dans l'angle ouvert de ces deux relations, que toute la dialectique du délire doit être située ». Angle ouvert, place vide nous disait-il plus haut, toutes notions structurales, que l'entretien découvre.

Donc « de quoi le sujet vous parle-t-il ? » « de quelque chose qui lui a parlé ».

Lacan précise : « le fondement de la structure paranoïaque est que le sujet a compris quelque chose qu'il formule, à savoir que quelque chose a pris forme de parole, qui lui parle ».

Lacan propose la paranoïa comme relevant d'un phénomène de parole, et signale que Freud avait lui-même décliné les différentes paranoïas selon certains déplacements langagiers, procédant par projection et négation à partir d'une seule phrase « je l'aime », dans son étude du texte du Président Schreber.

Cependant Lacan ne s'en tient pas là, et propose de s'interroger sur ce langage, sur ces paroles : « Je l'aime, est-ce un message, une parole, un témoignage ? La reconnaissance brute d'un fait neutralisé ? »

C'est donc à s'interroger sur la nature de ce qui est dit, à partir de la question de savoir à qui ça s'adresse, ou tout simplement si ça s'adresse, que peut être abordé ce que dit le patient.

L'horizon de cette leçon, c'est aussi le transfert : parce que dans l'entretien l'autre, c'est le praticien, qu'il vienne en position de grand Autre ou de petit autre. Et donc la question du transfert et de son maniement, la question de l'adresse.

Lacan dans cette leçon, à partir de ces deux questions essentielles : le patient parle-t-il ? et de quoi ? (Et question que nous pourrions peut-être ajouter : à qui ?) mentionne et suggère déjà de nombreux éléments qui viendront justifier que l'on parle de psychiatrie lacanienne.

Stéphanie Maubrun

Je vais m'attacher plus spécifiquement à la question de la parole. Lacan cherche à définir la parole dans la paranoïa pour en déterminer la spécificité structurale.

La parole étant ce qu'il y a de commun entre tous, ce qui fait lien, la psychiatrie de son temps part du principe que cette parole est compréhensible et peut être interprétée. Lacan conteste ce postulat.

Lacan va déplier son raisonnement en partant de deux cas cliniques : Schreber et une patiente vue en présentation de malade.

Je vais développer 3 focus autour de 1) Schreber et le statut du délire 2) l'automatisme mental comme phénomène de parole et 3) la structure de la parole témoignage dans la paranoïa

1) Avec Schreber Lacan se pose la question du contenu du délire qu'il nomme le dire psychotique

Lacan récuse d'emblée la position de Freud et des analystes sur la tendance homosexuelle comme pulsion fondamentale de la paranoïa, il s'agit, dit-il de « démarches les plus imprécises, voire les plus contradictoires ».

Il pose ainsi le problème de l'ambiguïté de la signification même du délire, à savoir, la signification du contenu du délire et part de Schreber et des deux moments de déclenchement des crises :

- A l'automne 1884 jusqu'à fin 1885 : Schreber est sur le point de présenter sa candidature au Reichstag, il ne le fait pas à cause de la maladie. La crise se serait déclenchée pour qu'il n'affronte pas les luttes, c'est interne.

- En octobre 1893 : Il est nommé à la Cour d'Appel de Dresde, ça le hausse à une fonction paternelle (alors qu'il n'a pas réussi à avoir d'enfant), à une responsabilité, ça vient du dehors

La crainte de la castration serait directement en cause dans le déclenchement des 2 crises.

Mais pour Lacan, la crainte de la lutte (1^{ère} crise) et le succès prématuré (2^{ème} crise) ne sont pas à comprendre, ni à interpréter, ce ne sont qu'un « simple signe » et d'ajouter un « signe positif ».

On aurait les éléments de compréhensibilité dans le système même du délirant d'où deux abords, pour sortir de cette ambiguïté ; il faut se poser deux questions qui seront celles de tout le séminaire :

- Quelle est la signification du dire psychotique
- Quel est le mécanisme de la psychose, à savoir comment un sujet entre dans la psychose

En effet, faire du langage un instrument et considérer qu'« il faut parler au patient son langage » c'est « éluder la réalité de la parole ». C'est considérer la parole comme chose commune et identique pour tous.

Pourtant la lecture des « Mémoire d'un Névropathe » de Schreber montre qu'il n'en est rien :

« En dehors de la parole humaine ordinaire, il y a aussi une sorte de *parler de nerfs* dont, en règle, l'homme normal n'est pas conscient. La meilleure façon de s'en faire une idée est à mon avis de se rappeler les procédés par lesquels l'homme cherche à graver dans sa mémoire certains mots dans un ordre donné, ainsi par exemple de l'enfant qui apprend par cœur un poème qu'il doit réciter à l'école ou de l'ecclésiastique pour le sermon qu'il va prononcer à l'église. Ces mots sont alors *récités en silence*, (...) c'est-à-dire que l'homme incite ses nerfs à induire des fréquences vibratoires qui correspondent respectivement à l'emploi des mots en question. (...)

Naturellement, le déclenchement de ce *parler de nerfs* ne dépend, dans les conditions normales (confirmes à l'ordre de l'univers), que de la volonté de l'être humain dont les nerfs sont en cause (...). En revanche, dans mon cas, (...), il se fait que mes nerfs viennent à être mobilisés de l'extérieur, continûment et sans aucun répit.

(...)

sous forme de *contrainte au jeu continu de la pensée* (...) tout un système de *contrefaçon de la pensée* »¹

(...)

Pendant les premières années au moins, l'obligation de prolonger la pensée, d'apporter une réponse aux questions posées, de compléter les phrases tronquées, etc., s'imposait à mes nerfs de façon absolument inéluctable »².

2) Pour tenter d'appréhender contenu du délire et simple signe, Lacan fait un retour à de Clérambault et à l'automatisme mental comme phénomène élémentaire.

Chez de Clérambault, l'automatisme mental serait un phénomène d'une parole mécanique, comme cette poupée qui parle.

On suppose comme point de départ un sujet, une personnalité sans jamais la définir. Pour les aliénistes, il existe une partie saine de la personnalité et les phénomènes élémentaires, automatiques, prouveraient que leur cause est organique puisque le sujet ne les contrôle pas, qu'ils se manifestent de façon mécanique. Le fait que le patient ne s'approprie pas sa pensée, la considère comme parasite, immotivée, serait dû à une « défaillance neurologique de fraying ».

¹ SCREBER Daniel Paul Mémoire d'un névropathe, Paris, Ed. du Seuil, 1975, pp. 73-75

² Ibidem pp. 253-254

D'ailleurs, automatisme vient de *automatos* qui signifie qui se meut lui-même, c'est l'accomplissement d'un acte sans participation de la volonté.

De Clérambault définit de l'écho de la pensée comme deux expressions séparées d'une même idée ; une même pensée se manifeste 2 fois :

- soit trouble pur de la pensée quand elle se répète dans son mode propre,
- soit phénomène déjà extériorisé, un autre répète sa pensée à ses oreilles,
- soit écho anticipé où l'écho précède la formulation consciente de la pensée,
- soit écho contemporain.

A titre d'exemples : énonciation des gestes ou des intentions, commentaire des actes, prise de la pensée du malade par autrui, devinement de la pensée d'autrui par le malade.

Les traits communs à tout automatisme mental sont :

- vécues comme survenant par hasard,
- pas de sens défini,
- ne concerne pas le patient,
- ne provient pas de l'extérieur,
- non affectif.

Pour de Clérambault il s'agit de mécanismes cérébraux échappant à l'initiative du sujet, une bonne partie de la systématisation des délires est spontanée et s'organise dans l'inconscient, le délire s'élabore avant le travail conscient. L'automatisme mental est une expérience délirante primaire où le patient vit une certaine transformation de sa vie comme altération de la pensée dans le mode même de la pensée.

Mais le raisonnement de de Clérambault n'est possible que si on suppose un sujet qui pense et qui se pense pensant. Puisque le phénomène est parasitaire, s'impose à la volonté du patient et puisqu'il postule le primat du sujet, ce qui échappe à sa volonté serait nécessairement organique.

Lacan fait un parallèle entre cette pensée transparente à elle-même, qui fonderait le sujet en philosophie, et une endoscopie. De fait on est forcé de supposer un point privilégié qui est l'âme, le moi comme pivot essentiel.

Mais pour Lacan, le seul mode d'abord de cette question est de rester dans le registre même du phénomène, à savoir le registre de la parole.

Je cite Lacan : « N'y a-t-il pas moyen de s'arrêter un instant sur le phénomène de la parole en tant que tel, en nous demandant si, à simplement le considérer, nous ne voyons pas se dégager une structure tellement essentielle, tellement première, tellement évidente, que c'est à l'intérieur de cette structure que nous allons pouvoir faire des distinctions autres que mythiques, c'est-à-dire autres que supposant cette chose qui s'appelle le sujet comme étant quelque part ? ».

Par conséquent, il convient de faire des distinctions dans la structure de la parole sans supposer l'existence d'un sujet

3) Qu'est-ce que la parole ? Quelle est la structure de cette parole qui est celle du témoignage dans la paranoïa

L'étymologie de parole, est la contraction de parabole, *parabola* qui signifie « comparaison, rapprochement ou encore similitude », du grec ancien *parabolé*, para ie à côté et *ballein* ie jeter³, soit jeter à côté, la parole est un « jeter-à côté », qui n'atteint donc jamais sa cible, ne saisit jamais l'objet.

Lacan l'illustre avec l'exemple de la table : « Le système du langage n'aboutit jamais à un index directement dirigé sur un point de la réalité (...) vous ne sauriez jamais ce que je désigne dans cette table par exemple, si c'est la couleur, si c'est l'épaisseur, si c'est la table en tant qu'un objet, ou quoi que ce soit d'autre. »

Lacan définit la parole : « La parole c'est parler à d'autres », c'est l'adresse ; et le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée.

La structure de la parole prend deux formes, à savoir la parole fondatrice et la parole trompeuse :

- La parole *fides* (foi) c'est-à-dire une parole en langage, parole qui se donne, engage. Elle est fondatrice pour la position des 2 sujets « tu es ma femme » « tu es ce qui est encore dans ma parole, et je ne peux l'affirmer qu'en prenant la parole à ta place ».

- La feinte relève du rapport de sujet à sujet et pas de sujet à objet (histoire de Cracovie). La forme est inversée car je reçois le contraire du vrai, le contraire de ce qui est dit. Mais in fine je ne sais pas si c'est une feinte, il peut me dire la vérité pour que je crois le contraire. La possibilité de la feinte, c'est qu'il reste cette inconnue dans l'altérité.

Ainsi sur le schéma L, le message part de grand A vers S et traverse l'axe imaginaire, ce qui rend le message haché, scandé ; puis il va vers a', le semblable, pour revenir à petit a, le moi.

Comme l'image inversée dans le miroir, le moi se structure sur cette inversion et son unification est donc fondée sur une méconnaissance originelle.

Lacan nous dit : « la parole en tant que parler à l'autre, c'est faire parler l'autre comme tel, l'Autre avec un grand A ». La valeur fondatrice de ces paroles c'est que l'Autre est là en tant qu'Autre absolu, à savoir en tant qu'il est reconnu mais pas connu. Mais également la parole parle de l'autre en tant qu'objet.

Dans la psychose, le message n'est pas sous la forme inversée mais sous une forme directe, le patient parle de l'autre avec un petit a ; c'est une autre structure, il témoigne.

³ Dictionnaire étymologique Larousse par Albert DAUZAT, 10ème Edition 1954

La structure du dire psychotique est le témoignage : Mais de quoi témoigne-t-il ?

Témoignage vient de *testis*, témoins, c'est un engagement qui porte sur l'organe nous dit Lacan.

Pour appréhender la notion de témoignage, je vais l'envisager brièvement sous son aspect judiciaire. Le décalogue (Ex 20, 16) dit : tu ne porteras pas de témoignage mensonger contre ton prochain – il ne dit pas « tu ne mentiras point » - portant ainsi la notion de témoignage directement sous un angle juridique. Le témoignage a pour fonction de rapporter la preuve d'un fait. Il s'agit pour un sujet d'attester d'un fait. Il existe plusieurs sortes de témoignages en justice, ce qui diffèrent étant la sanction du faux témoignage.

Il peut être nécessaire à certains actes comme le mariage, ou l'établissement d'acte de notoriété pour prouver sa qualité d'héritier par exemple. Devant une juridiction pénale ou civile, les témoins prêtent serment.

Donc témoigner c'est attester d'un fait. Et Lacan qualifie la parole de « fait », il dit « la parole, arrêtons-nous un instant sur ce fait », c'est un fait de structure. Le paranoïaque atteste donc de ce fait.

Lacan part de la connaissance paranoïaque : « c'est les affinités paranoïaques de toute connaissance d'objet en tant que tel, c'est la référence au fait que toute connaissance humaine prend sa source, sa racine, son origine dans la dialectique de la jalousie, dans le fait que nous la voyons comme manifestation primordiale de communication ».

C'est un « transitivity fondamental », l'enfant est l'autre littéralement. Ce transitivity imaginaire fait qu'au moment où l'enfant a battu son semblable, il peut dire sans mentir, il m'a battu parce que pour lui c'est exactement la même chose ; il y a une véritable captation par l'image de l'autre, une identification qui inclut l'autre dans le moi, et c'est dans le drame de la jalousie qu'autrui va se constituer avec l'intérêt porté à l'objet du désir de l'autre.

Ainsi, l'objet d'intérêt humain c'est l'objet du désir de l'Autre car « le moi humain comme tel c'est l'autre ».

La connaissance paranoïaque s'instaure dans cette identification première du stade du miroir, dans la rivalité de la jalousie. La parole surmonte cette base « rivalitaire, concurrentielle » dit Lacan. Mais l'agressivité de cette concurrence primitive laisse sa marque dans le discours sur le petit autre, sur l'objet.

Le dire paranoïaque est donc le témoignage de cette lutte primitive :

La lutte virtuelle dans le témoignage consiste en ceci que : au départ je m'aliène dans l'autre, mais si l'autre n'est pas d'accord, je suis annulé. La lutte c'est l'impossibilité de la coexistence avec l'autre.

D'où un nécessaire retour à la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel = la constitution du monde humain se produit dans une rivalité fondamentale, une lutte à mort. En prenant à l'esclave sa jouissance,

le maître perd son humanité. Ce qui est en cause ce n'est pas l'objet de la jouissance mais la rivalité. L'esclave a reconnu le maître et peut être reconnu par lui mais pas le maître.

Faisons un détour par Hegel : l'itinéraire de l'esprit hegelien se décompose en 3 automouvements, l'en-soi, l'hors de soi (c'est à dire l'aliénation dans l'extériorité) et l'en-soi-pour-soi (c'est à dire le retour à soi). Ces moments sont « réciproquement nécessaires les uns aux autres »⁴.

Au moment de la dialectique du maître et de l'esclave, on est dans le second mouvement de l'esprit, la conscience a découvert qu'elle était « je », elle n'est qu'auto-conscience. C'est une auto-conscience solitaire et désirante, elle rencontre une autre auto-conscience et désire qu'elle la reconnaisse, reconnaisse l'ego, c'est là que commence la lutte à mort car chaque auto-conscience veut être reconnue comme ego et il n'y a qu'un ego et pas d'alter ego. Pour sortir de la lutte une auto-conscience accepte d'être esclave pour reconnaître l'autre comme maître. Le résultat de la lutte pour la reconnaissance est qu'une auto-conscience reconnaît l'autre comme véritable auto-conscience et se reconnaît comme auto-conscience diminuée. Elle va devenir « nous ». La collectivité, la société, se fonde sur cette lutte à mort.

Je cite Hegel : « Et chaque individu doit nécessairement viser à la mort de l'autre tout comme il expose sa propre vie ; car l'autre ne vaut pas plus, à ses yeux, que lui-même ; son essence se présente à lui comme un Autre, il est au-dehors de lui-même »⁵ ; « Pour le maître (...) ce que le désir ne réussissait pas à faire, lui le réussit, à savoir venir à bout de la chose, et se satisfaire dans la jouissance »⁶.

Dans la paranoïa le sujet témoigne de cette lutte et de la structure de l'être qui lui parle.

Lacan nous dit : « il vous parle de quelque chose qui lui a parlé. Le fondement même de la structure paranoïaque c'est ceci : le sujet a compris quelque chose qu'il formule, il y a quelque chose qui a pris forme de parole, qui lui parle, personne ne doute bien entendu que ce soit un être fantastique, même pas lui car le sujet est toujours en posture de formuler le caractère parfaitement ambigu de la source de ses paroles, c'est là, de la structure de cet être qui parle au sujet et à propos duquel le sujet va vous apporter son témoignage qu'il va s'agir dans la paranoïa. ».

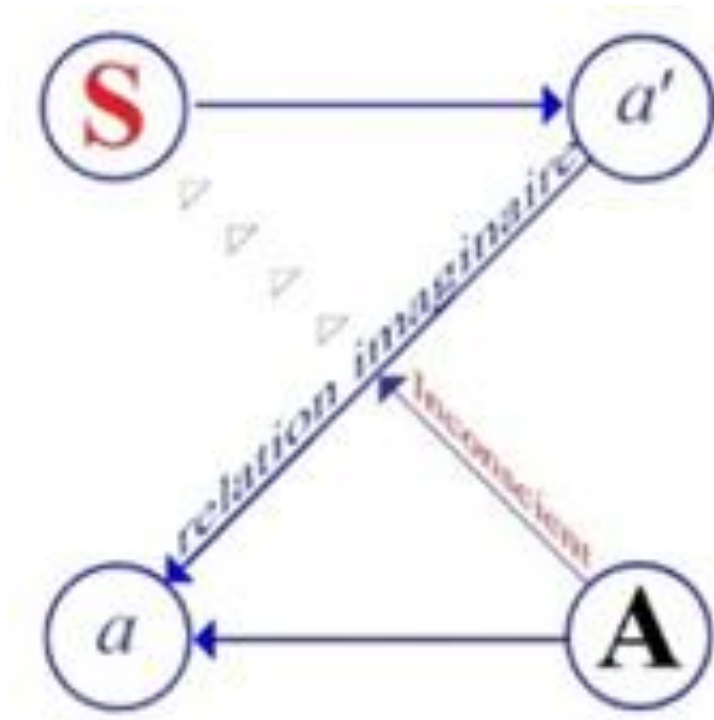
La structure de cet être, c'est S + ?

Le message part de S vers le semblable a' et retourne directement vers petit a, le moi. Le paranoïaque entend le message, « truie » par exemple (leçon IV), venant de a' alors qu'il vient de S.

⁴ HEGEL Phénoménologie de l'esprit, Paris, Ed. Vrin, 2006 Préface pp. 59

⁵ HEGEL Phénoménologie de l'esprit, Paris, Ed. Vrin, 2006 pp. 205

⁶ Ibidem pp. 207



Ainsi dans la paranoïa, le moi a une structure délirante, il y a une continuité entre le délire et la constitution moïque du sujet, par une fixation dans l'imaginaire. Le grand Autre est rabattu sur le petit autre dans la paranoïa. Il témoigne de sa propre constitution subjective.

Lacan explique que la source de toute connaissance est la « distinction de l'Autre avec un grand A, en tant qu'il n'est pas connu, et de l'autre avec un petit a, c'est-à-dire de l'autre qui est moi ».

Dans la paranoïa, il ne s'agit pas simplement d'identification, mais d'un « basculement du côté de l'alter » ; comme une identité entre le petit autre et moi entre a et a' dans cette relation imaginaire, la parole n'a pas permis de surpasser la rivalité primitive de la lutte.

Conclusion : Heidegger dans une conférence du 7 octobre 1950 intitulée « La parole » :

« L'être humain parle. Nous parlons éveillés ; nous parlons en rêve. Nous parlons sans cesse, même quand nous ne proférons aucune parole, et que nous ne faisons qu'écouter ou lire ; nous parlons même si, n'écoutant plus vraiment, ni ne lisant, nous nous adonnons à un travail, ou bien nous abandonnons à ne rien faire. Constanment nous parlons, d'une manière ou d'une autre. Nous parlons parce que parler nous est naturel. Cela ne provient pas d'une volonté de parler qui serait antérieure à la parole. On dit que l'homme possède la parole par nature. L'enseignement traditionnel veut que l'homme soit, à la différence de la plante et de la bête, le vivant capable de parole. Cette affirmation ne signifie pas seulement qu'à côté d'autres facultés, l'homme possède aussi celle de parler. Elle veut dire que c'est bien la parole qui rend l'homme capable d'être le vivant qu'il est en tant qu'homme. L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle. »⁷

⁷ HEIDEGGER Marin, Acheminement vers la parole, Paris, Ed. Gallimard, 1976, pp. 13